



La CASBAH d'Alger, une cité en reste

Djaffar LESBET
sociologue-urbaniste

La ville est un livre, une histoire continue, sa préservation est déterminée par la contribution des acteurs. Dès que l'espace n'est plus évocateur des souvenirs et des valeurs partagés qui ont conditionné l'attachement au lieu, il en résulte une incompréhension entre les hommes et le lieu.



Le vécu de la Casbah avant l'indépendance est méconnu. Nous pensons que d'une part, l'accroissement des ordures dans les rues est proportionnel à la méconnaissance du lieu et d'autre part, la rupture dans la transmission du mode de vie urbain et de l'histoire du lieu sont à la base de la dégradation (dépréciation) des rapports entre les hommes et leur cité, résultant de l'affaiblissement des liens sociaux.

Le choix de la Casbah, en tant qu'espace-témoin, a été motivé par le fait qu'il n'y a pas eu de rupture dans le processus de nettoyage de cette partie de la ville. Il a toujours été assumé par un personnel algérien. Le départ des " Pieds-noirs " (encadrement) ne devait, en principe, pas altérer le système de ramassage des ordures, on pouvait s'attendre à une continuité et même supposer des améliorations. Mais, depuis l'indépendance, la Casbah a perdu sa

cohésion sociale. La disparition du système d'entretien jusque-là en vigueur va entraîner une dégradation croissante du cadre de vie en général.

L'absence d'entretien généralisé a succédé au système de prise en charge collective. La saleté des rues aujourd'hui est proportionnelle à la méconnaissance du lieu, dont l'histoire ne se transmet plus.

LAVAGE DES RUES

Chaque après-midi, les rues de la Casbah étaient nettoyées à grand jet d'eau, par des agents municipaux " les Siyaquine ", à partir des bouches d'incendie installées aux croisements de rues. Les enfants entonnaient des chansonnettes pour saluer leur passage. Ils se précipitaient dans une joyeuse bousculade autour d'eux. Le détenteur du jet était un personnage important " Aami Moh " (oncle Moh).

Marchands et cafetiers rentraient tout ce qui encombrait la rue pour faciliter le nettoyage. Les femmes faisaient sortir des bassines par les enfants pour constituer une réserve d'eau de lavage.

Après le passage des Siyaquine, les activités reprenaient leur cours normal dans des rues propres et rafraîchies.

LES ÉBOUEURS (Ezzebaline)

Les ordures ménagères étaient collectées par un éboueur (Zebel) à l'aide d'ânes, l'animal le plus apte pour le transport dans la Casbah.

Ce service était entièrement tenu par des gens du Sud, d'origine rurale.(...) Le passage de l'éboueur marquait le début de l'après-midi. Il faisait partie des événements qui rythmaient la vie des quartiers. L'éboueur était un personnage connu et apprécié de tous. Il faisait partie

des invités, il avait sa part de gâteaux ou de viande à l'occasion des fêtes.

Les liens personnels déterminaient la qualité du travail et assuraient à la Casbah une propreté exemplaire

L'ENTRETIEN DE LA MAISON

L'entretien journalier des espaces collectifs se faisait à tour de rôle (Ed-Dala), cela consistait en un dépoussiérage et au lavage des parties communes.

Les femmes qui avaient en charge le nettoyage se mettaient à l'oeuvre dès que le dernier homme quittait la maison, généralement avant 8 heures du matin. Les unes répandaient de l'eau javellisée sur les lieux de passage et les autres les séchaient immédiatement après. D'autres s'occupaient des escaliers, de la terrasse, du hall et lavaient la poubelle collective. L'entretien se poursuivait par le nettoyage de la terrasse. Cet espace collectif était inhabité, il est utilisé pour les différentes tâches ménagères inconfortables. C'est là que l'on cuisinait les plats gras salissants et dégageant une forte odeur et qu'on étendait le linge à tour de rôle.

C'est par le hall que s'achevait le nettoyage quotidien. Avec l'eau restante, la femme chargeait les enfants de laver la portion de rue devant la porte d'entrée. Toutes les tâches collectives devaient être terminées avant l'heure du déjeuner: le retour des hommes.(...)

Le nettoyage quotidien était souvent pris en charge par l'ainée de la famille. C'était à travers l'accomplissement des tâches ménagères qu'on la jugeait et la désirait comme belle-fille. L'entretien était un enjeu, une compétition sans trêve dont les conséquences dépassaient la simple question d'hygiène, il conditionnait, entre autre, l'avenir des jeunes filles. En même temps qu'on entretenait son habitation, on renforçait sa position sociale.

La négligence des tâches ménagères rendait plus difficile la mobilité de la famille. Chacune savait qu'on ne louait pas facilement une chambre, à une famille dont on savait la légèreté dans l'accomplissement de l'entretien collectif.

LA CASBAH APRÈS L'INDÉPENDANCE

Aujourd'hui, les règles de recrutement qui garantissaient la probité du nouveau locataire, favorisaient les relations sociales et développaient l'esprit d'entraide, ne sont plus respectées. Il s'en est suivi une profonde mutation de la population et il en a résulté une cohabitation forcée dans la plupart des cas. Ces changements sont à l'origine de nombreux conflits qui rythment désormais la vie à la Casbah.

CHANGEMENT ET CONTINUITÉ

L'ancien système d'enlèvement des ordures ménagères a été maintenu. La ville dispose toujours de la " cavalerie ", de 80 ânes (1) dont 60 ont plus de 20 ans de service. La Casbah produit 25 tonnes d'ordures par jour.

L'origine des éboueurs a changé. Les gens du sud émigrent moins. L'exploitation des puits de pétrole et l'indépendance ont contribué à fixer la population. Le recrutement local ne donne plus le même résultat. On occupe cet emploi en attendant un travail moins salissant et plus considéré. Conduire des ânes est mal vécu...

Depuis que le travail est nocturne, le recrutement s'est amélioré, à condition de ne travailler que la nuit pour éviter les rencontres non souhaitées. Le ramassage se fait à la hâte. Les bâts sont remplis aux limites de leur capacité, pour ne faire qu'un seul voyage. L'animal, de moins en moins entretenu, est de plus en plus chargé. L'âne n'est pas perçu comme un outil de travail mais comme un instrument dévalorisant.

Le ramassage nocturne des ordures a été précédé par une campagne de sensibilisation, menée par l'administration sur la dureté du travail des éboueurs et sur la nécessité de déposer les ordures toujours au même endroit et à heure fixe.

ORDURES A TOUTE HEURE

La sortie des ordures est en principe réglementée à une fois par jour, entre 20 h et 21 h. Le ramassage se fait entre 21 h et 1 h du matin. Mais dans la pratique, c'est

un véritable ballet de sacs poubelles que l'on voit à longueur de journée. (...) Pourtant, dès qu'un amas d'ordures dépasse les capacités d'un balayeur, il a des chances d'y rester quelques jours et si l'endroit n'est pas éclairé, il devient un dépotoir sauvage.

L'éboueur qui était le trait d'union entre les habitants et l'administration, n'a aujourd'hui plus de contact avec eux. Les portes sont désormais fermées la nuit, le hall devient inaccessible. Les poubelles collectives ont disparu, les ordures sont jetées dehors. Aucun emplacement n'est venu compenser les avantages du hall (Sqifa). Les déchets sont déposés au gré des habitants, à l'heure qui les arrange et aux endroits qui les dérangent le moins. De plus, n'osant plus laisser la poubelle individuelle dehors, on vide le contenu à même le sol. L'espace extérieur n'étant plus approprié, il n'est pas considéré comme l'indispensable prolongement de la maison. Le " vide social " rend les rues peu sûres. Les agressions se développent, les actes " gratuits " jusque-là inconnus, deviennent de plus en plus fréquents. Des ânes ont été balafrés.

L'éboueur, autrefois personnage connu, est devenu une ombre anonyme qui hante les rues la nuit. Il est parfois molesté. N'ayant plus de rapport avec les habitants, il n'est plus perçu comme l'homme qui les débarrasse de leurs ordures, mais comme un banal employé nocturne qui fait du bruit et les déränge.





ORDURES ANCIENNES / EMBALLAGES MODERNES

Pour atténuer les aspects les plus apparents de ce laisser-aller, et compenser le relâchement de liens sociaux, la municipalité organise des campagnes de sensibilisation, afin de favoriser l'utilisation des sacs plastiques en remplacement des poubelles.

Mais, mettre les ordures dans un sac plastique neuf, et qu'on jette en même temps que les déchets est perçu comme une aberration. De plus, les sacs plastiques se prêtent mal à un enlèvement d'ordures à dos d'âne. Ils occupent trop de volume et réduisent d'autant la capacité des bûts. L'éboueur doit les déchirer sur place afin de mieux répandre leur contenu. Ainsi on a tout juste augmenté les déchets sans améliorer réellement leur condition de transport.

TROIS SERVICES POUR UNE ORDURE

Ne pouvant gérer les ordures, on dilue les responsabilités. La municipalité ne gère plus que le balayage et le nettoyage des rues. Les âniers dépendent du service de la « cavalerie » de la direction centrale de la voirie, et les camions bennes d'une autre direction. Le personnel de nettoyage et celui chargé du ramassage des ordures ne travaillent pas aux mêmes heures. Ils ne sont pas soumis aux mêmes directives. Les ordres, parfois contradictoires, entretiennent une discorde permanente.

Le service d'inspection et d'hygiène a vu ses effectifs réduits, alors que la population d'Alger a quadruplé. La municipalité attribue cette détérioration à la pénurie de personnel qualifié et à l'excessive bureaucratisation des agents d'exécution. Sur les 200 balayeurs dont elle dispose, 120 sont affectés au nettoyage des quelques 11.000 m de voies, de 1 à 3 m de large, soit moins de 100 ml de rue ou d'escaliers par employé et par jour.

Les ordures sont entreposées aux coins des rues à l'intention des voitures bennes et des âniers aux endroits non carrossables. Le personnel chargé du transport ne balaie pas, car cela ne rentre plus dans ses attributions, la fin de journée des uns coïncide avec le début des autres. Les déchets jonchent le sol jusqu'au lendemain. Le volume des déchets diminue quotidiennement, mais leur présence est permanente.

MESURES SANS SUITE

Les rues, les impasses et surtout les terrains vagues sont devenus des foyers d'infection au coeur des quartiers. L'accumulation de déchets décourage toute initiative individuelle. A partir de ce constat nous avons dressé une carte de non ramassage des ordures.

LE NETTOYAGE A SEC

Le passage des arroseurs des rues (Siyaqine) n'est plus qu'un souvenir. La



décentralisation a, là aussi, séparé le travailleur de son outil. Le contrôle de l'eau passe de l'A.P.C. à une Société Nationale des Eaux (SEDAL). Or, l'A.P.C. conserve le service de nettoyage, mais sans pouvoir sur les bouches d'incendie. Le manque d'eau pose un réel problème à la Casbah. Les consommateurs sont soumis aux aléas des pénuries chroniques, dues aux effondrements de maisons, glissements de terrains, ruptures de canalisations, vieillissement du réseau de distribution, etc. La fermeture des bouches d'incendie, par souci d'économie, empêche le nettoyage des rues; cette mesure a été étendue aux fontaines publiques, qui en plus de leur fonction sociale permettaient aux plus démunis de s'approvisionner gratuitement. Il en résulte une augmentation de l'insalubrité.

Les négligences accumulées dans les coins des rues au fond des impasses ou au milieu de la chaussée, font qu'aujourd'hui, les rues de la Casbah recèlent plusieurs dizaines de tonnes d'ordures d'avance sur les capacités d'enlèvement disponibles. L'état présent de la Casbah résulte en grande partie du fait qu'elle est incomprise de ceux qui l'habitent actuellement; c'est également parce que l'on persiste à la regarder à travers les yeux de l'autre.(...)

En superposant la carte des ruines laissées par les maisons effondrées sur celle des dépôts d'ordures sauvages, on est frappé par la corrélation. Les tas d'ordures finissent par faire corps avec une architecture déchue. La méconnaissance est à l'origine de nombreuses mutilations de la Casbah. Ain El Attache, fontaine millénaire a été ensevelie dans le cadre de la "réhabilitation" !!! Nous pensons que si les auteurs de cette amputation s'étaient intéressés à l'histoire du lieu, ils n'auraient jamais arraché une si belle page d'un texte qu'ils n'ont pas su lire.

Déchiffrer l'espace est une nécessité pour sa préservation. Le Maître d'œuvre, est celui qui donne, aux autres, le plaisir de lire leur ville en mettant en valeur les plus beaux passages de l'histoire de la fabrication du tissu urbain.

Ain El Attache lève un bout du voile sur le désastre que peuvent causer à une ville,



قعدة الجزائر
حي على الهامش !



les profanes à qui l'on a confié la réécriture de la cité. Pour connaître l'histoire de ce lieu, il suffisait d'interroger le voisinage, surtout dans une ville où le récit oral est encore vivant. Un autre exemple hors de la Casbah illustre une tragédie similaire: la restauration du Palais de Mustapha Pacha construit par le Dey Mustapha au XVIIIème siècle. Le carrelage d'origine est défoncé à la masse "pour faire passer des canalisations". Consterné par ce spectacle, nous avons été vite rassurés par " l'architecte " chargé des travaux : " nous avons pris nos dispositions, le carrelage a été photographié et notre céramiste est en train de remplacer tous les vieux carreaux par des carreaux neufs identiques ". C'est comme si l'on demandait à quelqu'un pourquoi il lacère une toile de Léonard de VINCI, de Nasredine DINET ou abîme une miniature de Mohamed RACIM, et qu'il réponde " ne vous inquiétez pas, nous avons pris des photos, on pourra les reproduire à volonté! "

La Casbah occupe un site en forte pente (+ 20 %). Les marches n'étaient pas très hautes mais très profondes. Les déplacements de l'homme étaient confortables et ceux de l'animal moins pénibles. Les réfections d'égouts ou du passage d'une nouvelle canalisation, aboutissent à des modifications des escaliers, rendant ainsi difficile le déplacement des ânes. Les interventions sur le tissu urbain durant le dernier demi-siècle n'ont pas toujours témoigné un grand respect pour les expressions précédentes. Aujourd'hui, lorsqu'on parcourt la ville, on est accompagné par une foule d'interrogations. Comment lire le texte urbain surchargé de ratures?

La ville est un livre que ses habitants (anciens et nouveaux) devraient pouvoir comprendre en marchant et lire en flânant.

C'est pourquoi tous ceux qui ont pour tâche la gestion ou le remodelage d'un tissu urbain devraient constamment veiller à conserver la lisibilité et le sens de l'écriture d'un espace. Cette tâche n'est pas aisée à Alger. La réécriture d'une phrase (restructuration d'un quartier) ou même le changement d'un mot à la suite de l'effondrement d'une maison, implique la lecture préalable du chapitre (quartier) tout entier afin que l'ensemble du texte garde le même sens, pour que l'habitant retrouve les caractères dans le récit de sa cité. La Casbah doit conserver le style qui a domestiqué l'oeil qui la regarde. Les restes, les ordures, les déchets, etc. traduisent le degré de légitimité du pouvoir et " illustrent " l'idiome de la société qui les produit.

Dans les pays dits développés les déchets reflètent, entre autre, les différents pouvoirs d'achat et de consommation. Leur vue évoque l'hygiène, dégrade le cadre de vie et menace la santé d'une société. Ils sont à la base d'une nouvelle force politique: l'écologie, d'un nouveau marché économique: écologique et d'une nouvelle branche des sciences sociales: la rudologie. La présence de ces dimensions est un indicateur essentiel de la qualité de la vie et du respect dû à l'individu.

Dans les pays dits sous développés les ordures symbolisent l'échec et la difficulté à gérer simultanément un pouvoir d'achat incertain et insuffisant, et un mode de consommation aléatoire. Elles sont la manifestation permanente de la rupture induite par la facilité à importer les indicateurs d'une autre croissance et la difficulté à (di)gérer les déchets. Leur présence perpétue le dialogue entre des gouvernants sourds, masquant leur illégitimité et incapacité, en se répétant que " les gens sont sales " et une société muette (réduite au silence) pour laquelle le pouvoir " n'est même pas capable d'enlever les ordures "... C'est ainsi que les muets parlent aux sourds par l'intermédiaire des détritus.(...)

La Casbah est une bibliothèque vivante aux portes (encore) entrouvertes. Celles-ci risquent de se fermer à tout jamais sur toutes les richesses qu'elle renferme. Pourtant, on nettoie et préserve les livres qu'on aime... ■

المدينة هي كتاب أو قصة متواصلة الضافات عليها يعتمد على أداء الممثلين فيها، و بمجرد أن يفقد المكان القدرة على إحياء الذكريات والقيم المشتركة التي تتكلم بالارتباط به، ينبثق سوء الفهم بين الإنسان والمكان. لهذا أضاعت القصة، منذ الاستقلال، ارتباطها الاجتماعي بسبب زوال نظام تنظيفها الذي كان متبعاً من قبل، فأصبحت قذارة أرققتها متناسبة مع التكرار لذلك المكان. قديماً كانت الأماكن المشتركة للمنازل تتسلسل يومياً من قبل البكر من الفتيات بالإضافة للصندوق العام للقمامة، مباشرة بعد خروج الربال للعمل، وتتم قبل عودتهم ظهراً للغداء. وكانت دقة نظافتها تشكل مصدر اعتزاز للعائلة التي تقوم بها وفخر للذي يناسبها. ومع بداية وقت العصر، يبدأ جمع القمامة من قبل "الزبالين" الذين كانوا يدفنون حتى "السقيفة" لتعجيلها على ظهور حميرهم. لهذا كان الربال يتمتع بود وتقدير الجميع كما ينظره العمار يحفظ السكان وسيداً لأنه كان يمثل أداة عمله ومصدر رزقه. ثم يأتي "سيياق" البلدية لغسل الأتربة بالمياه المستخرجة من فوهات النفاثة المتعددة. أما الآن، وبسبب تقنين المياه، أغلقت تلك الفوهات بل وحتى الصنابير العمومية، كعين العطاش الأثرية، التي دفع ضاقتها إلى إقتلاعها من قبل المشرفين على تأهيل القصبية من المهندسين الذين لو اهتموا بتاريخ المكان لما بتروها كما تبتتر صفحة من كتاب لم تتسن قرأته. فلم تعد تتسلسل الأتربة ولا واجهات المنازل، وتنبية لمرو "الزبالين" ليلاً بدلاً من النهار، وإيصاد الأبواب في وجوههم، ولا نفاث صندوق القمامة المشترك وتعدد المصالح الإدارية، فقد إقتلقت أوقات التنظيف عن مواعيد نقل القمامات التي أضعت ترمج في أي مكان وأي وقت مما أدى إلى تراكمها وإلى تفاقم الأوساخ في كل حدب و صوب.

إلى جانب الإهمال في التنظيف، هناك التخصير في صيانة المباني، مما أدى إلى إنهيارها أو إلى تصدعها، و من ثم إلى الأمر بتهديمها، وإقتلاع صفحة أخرى من ماضيها وطمس فصل جديد من تاريخنا.